

RÉVEILLONS-NOUS AVANT QU'IL NE SOIT TROP TARD

Je dois demander aux lecteurs de bien vouloir m'excuser si, après avoir écrit tant de livres sur Satan et les exorcismes, j'ai la prétention de me présenter à nouveau à eux, mais je dois préciser qu'il ne s'agit pas de me répéter, mais de compléter ce que j'ai déjà écrit.

Je tiens d'abord à remercier mon ami, le journaliste Paolo Rodari, qui, avec patience et fidélité, a organisé mes réflexions et mes souvenirs, et m'a aidé à les coucher sur le papier.

Je tiens surtout à apporter une précision à propos du titre. *Le Dernier Exorciste* est un titre délibérément provocateur : il est évident que je ne suis pas le dernier exorciste de ce monde. Il y en a d'autres, des jeunes aussi, et, après moi, il y en aura d'autres, mais nous sommes si peu nombreux dans le monde que chacun de nous, dans son combat quotidien, a inévitablement l'impression d'être le dernier, le dernier exorciste appelé à lutter contre le grand adversaire, le prince de ce monde, bref, Satan.

Aujourd'hui encore, l'Église ne contribue guère à former une nouvelle génération d'exorcistes, et les évêques ne font pas grand-chose. C'est là mon inquiétude, et c'est pour cette raison que j'ai accepté que le livre soit publié sous ce titre.

J'espère ainsi que tous les autres exorcistes, à commencer par mes amis de l'Association internationale des exorcistes, dont je suis le président honoraire, n'en seront pas offensés et comprendront la raison de cette provocation. Je ne me sens pas supérieur à eux ; je suis, comme eux, un humble serviteur du royaume du bien, un combattant du Christ contre le royaume du mal.

Mon propos s'appuie sur l'Évangile, saint Paul et la Vierge Marie.

Commençons par l'Évangile. Par trois fois, Jésus nomme Satan « le prince de ce monde ». Saint Jean précise que le monde entier « est sous la puissance du malin » et affirme que Jésus est venu au monde pour détruire les œuvres de Satan. Satan est l'adversaire inlassable de Dieu.

Saint Paul va jusqu'à appeler Satan « le dieu de ce monde » et affirme que notre lutte quotidienne n'est pas tournée vers un être de chair et de sang, mais contre Satan et ses anges qui nous entourent en toutes occasions.

Aujourd'hui, dans nos églises, on évoque rarement Satan et autres, au point que même le clergé ne croit pas à son existence. Dans cet ouvrage, j'ai cependant relaté une série d'exorcismes pour faire comprendre, à travers ces cas extrêmes, que Satan existe bel et bien.

Certes, il n'est pas visible, puisqu'il est pur esprit, mais il n'en est pas moins extrêmement actif et contre tous. Il suffit d'assister aux exorcismes ou d'en lire les témoignages, notamment lors des dialogues entre l'exorciste et le démon, pour en avoir la preuve irréfutable.

Enfin, je m'appuie sur la très Sainte Vierge. Trente années se sont écoulées depuis les apparitions de Medjugorje, cette stupéfiante catéchèse sur la foi que la Vierge adresse au monde entier.

Dans la ligne droite des messages de Fatima, c'est une prophétie formidable, comme l'histoire de l'humanité n'en a jamais connu.

Justement, la Madone parle continuellement de Satan libéré de ses chaînes ; elle veut arracher les hommes aux griffes de Satan pour les confier de nouveau à Dieu. Nous vivons une époque terrible, à laquelle semble avoir triomphé l'athéisme, c'est-à-dire le démon.

Nous voyons la dislocation de la famille, le divorce, l'avortement, la débâcle de la jeunesse ; mais aussi le triomphe de l'égoïsme, de la recherche du plaisir, l'avènement de tous les vices.

Nous sommes à une époque où l'on combat la présence même des crucifix, ce qui revient à vouloir refuser de croire au Jésus Sauveur qui a vaincu Satan.

Que propose donc la Vierge ? Elle évoque inlassablement les plans de Dieu et les plans de Satan. Dieu veut l'amour, la paix, le salut éternel ; Satan veut la destruction du monde. Notre-Dame est en train de recruter une armée sur toute la planète.

Avec la force de la conversion, du rosaire, du jeûne, cette armée vaincra l'armée de Satan, qui veut la guerre, la destruction, la damnation éternelle et cherche notamment à parvenir à ses desseins par le biais de la possession.

Si l'on ne met pas Dieu à la première place, la famille, la société, l'entente entre les nations ne seront plus que ruines, mais, par-dessus tout, le projet de Dieu qui a créé l'homme pour la félicité éternelle n'aura plus cours. Si l'on ne croit pas à la vie éternelle, on ne peut pas comprendre

MOI, LE DERNIER EXORCISTE

quoi que ce soit à la manière dont se déroule notre vie sur la terre.

Mon propos est d'aider le lecteur à réfléchir à sa propre existence, qu'elle retrouve son harmonie avec le dessein de Dieu qui lui en a fait don.

Réveillons-nous avant qu'il ne soit trop tard.

Gabriele Amorth

« JE TE NOMME EXORCISTE »

Nous sommes le 11 juin 1986, je suis dans les appartements du cardinal Ugo Poletti, cardinal-vicaire de Rome. Comme tout le monde le sait, c'est le pape qui est vicaire titulaire de Rome, mais, depuis le XVI^e siècle, le pontife délègue le gouvernement pastoral à un cardinal.

Poletti a l'habitude de recevoir les prêtres sans fixer de rendez-vous. Ce jour-là, je me conforme à l'usage et me présente sans rendez-vous.

Le cardinal me reçoit sur-le-champ. Je n'ai pas de requête particulière à adresser à mon vicaire, je souhaite seulement bavarder un peu avec lui. Souvent, c'est la raison pour laquelle les prêtres s'adressent à Poletti. Il en est conscient et ne prétend pas exiger une raison importante pour ouvrir sa porte.

Il me demande de lui parler de mon travail au sein de la Société Saint-Paul. Je suis, en effet, un prêtre paulinien, juriste, passionné de mariologie, journaliste professionnel et directeur de *Madre di Dio* (une revue mensuelle dédiée

à la Vierge Marie). Je ne saurais expliquer pourquoi, mais, à un certain moment, la conversation tombe sur le père Candido Amantini, celui qui, depuis trente-six ans, est l'exorciste officiel du diocèse de Rome.

— Vous connaissez le père Candido ? me demande Poletti d'un air surpris.

— Oui, dis-je. Par curiosité, je suis allé à l'endroit où il pratique ses exorcismes, au sanctuaire de la Scala Santa, à quelques pas d'ici. J'ai fait la connaissance du père et, de temps en temps, je lui rends visite.

Poletti est un cardinal capable de gouverner – et de prendre des décisions. Et, lorsqu'il prend une décision, il la met immédiatement par écrit, avec autant de paraphes clairs et nets et de timbres au bas de la feuille.

Sans plus d'explication, il ouvre sous mes yeux surpris un coffret posé sur sa table de travail et en sort un feuillet à l'en-tête du diocèse pour se lancer aussitôt dans sa rédaction.

Au bout d'une minute, il sort un tampon dont il donne un coup sec, en bas à droite, sous les quelques lignes écrites à l'encre noire sur le papier vergé.

Un pressentiment commence à se dessiner dans mon esprit, mais je n'ose l'interroger. Je sens que je dois attendre qu'il reprenne la parole.

— Parfait, dit le cardinal en pliant le feuillet pour le glisser dans une enveloppe qu'il me tend sans la fermer.

— Cette enveloppe vous est destinée. Mes compliments ! Je sais que vous ferez ce qui est bien.

Pendant quelques secondes, je ne sais que dire. Je tends la main vers l'enveloppe, et il me vient à l'esprit ce que me disait toujours mon père spirituel à l'époque du séminaire : « Comment savoir si l'on agit selon la volonté de

Dieu ? Ce n'est qu'en obéissant à son propre vicaire que l'on est sûr d'être dans la bonne voie. »

J'ai toujours été habitué à obéir. L'idée de devenir prêtre m'est venue à l'âge de douze ans, en 1937. J'y cédaï donc, obéissant à l'appel de Dieu. Je n'ai jamais été attiré par d'autres voies. Même si j'avais toujours eu des relations extrêmement cordiales avec les jeunes filles, je me sentais porté vers le sacerdoce. J'ai donc opté délibérément pour l'habit le plus rude, mais cela m'a donné de la force, car, entre le mariage et le sacerdoce, j'ai fait un véritable choix et non pas un choix théorique.

À la fin de mes études secondaires, je dus décider dans quel séminaire postuler. Je me sentais plutôt porté vers la vie en communauté des ordres religieux. À l'époque, j'étais attiré par les passionnistes de la congrégation de la Passion de Jésus-Christ, mais j'ai fini par opter pour les pauliniens.

Pour plusieurs raisons, je me trouvais un jour à Rome. Comme je logeais pour la nuit chez le père Giacomo Alberione, fondateur de la Société Saint-Paul, je lui confiai mon souhait de devenir prêtre.

— Je dirai demain une messe pour toi, me dit-il.

Le matin, je me précipitai à la messe.

À la fin, je lui demandai :

— Dieu t'a-t-il éclairé ?

— Oui. Il m'a dit que tu devais venir chez nous. Tu dois entrer chez les pauliniens.

Je me fie au père Alberione et je décide d'entrer chez les pauliniens. Pas tout de suite, non. Je prends d'abord part à la guerre et je m'enrôle dans la Résistance. Je décro-

cherai d'ailleurs une médaille militaire, puis je passe mon diplôme de droit et j'entre à la Fédération des universitaires catholiques italiens. Je fais la connaissance de Giuseppe Dossetti qui me prédit un avenir radieux en politique, au sein du Parti démocratie chrétienne.

Mais, fidèle à l'idée qui grandit en moi depuis l'adolescence, j'entre au séminaire. Je deviens bientôt prêtre et, pendant trente-deux ans, je travaille au sein de la Société Saint-Paul, où j'assumerai diverses charges jusqu'en juin 1986, lorsque le cardinal Poletti bouleverse brusquement toute mon existence.

Je décide d'ouvrir l'enveloppe et de la lire devant le cardinal. Comme je m'y attends, le texte est concis, mais des plus éloquents :

*Rome, 11 juin 1986,
Moi, cardinal Ugo Poletti, archevêque-vicaire de
la cité de Rome, par la présente, je nomme exorciste
du diocèse le père Gabriele Amorth, membre de la
Société Saint-Paul. Il accompagnera le père Candido
Amantini chaque fois que nécessaire.*

*In Fede
Card. Ugo Poletti
Archevêque-vicaire de Rome*

— Éminence, je...

— Mon cher père Gabriele, il n'est pas nécessaire que vous disiez quoi que ce soit. Ainsi, j'ai décidé, et ainsi, cela doit être. L'Église a désespérément besoin d'exorcistes, notamment à Rome. Il y a trop de personnes qui souffrent parce qu'elles sont possédées et que personne ne se

soucie de les délivrer. Il y a déjà un certain temps, le père Candido m'a réclamé un assistant, et j'ai toujours hésité. Je ne savais pas qui lui envoyer. Lorsque vous m'avez dit que vous le connaissiez, j'ai compris que je ne pouvais temporer davantage. Vous réussirez, n'ayez crainte. Le père Candido est un maître exceptionnel. Il saura comment vous pourrez l'aider.

Je restai sans voix. Je connais mon Évangile et je sais que le Christ a donné le pouvoir de chasser les démons aux apôtres et à leurs successeurs, les vicaires, qui, à leur tour, peuvent déléguer ce pouvoir à de simples prêtres. Je sais que l'Église ne peut se passer d'exorcistes tant il y a dans ce monde de cas de possession.

En revanche, je me demande si je me montrerai à la hauteur de la tâche. Pourquoi moi ? Pourquoi justement est-ce à moi que l'on confie une mission si difficile et dangereuse ?

Les racines de la lutte entre le bien et le mal, entre le Christ et Satan, remontent à la nuit des temps. Depuis toujours, deux armées combattent pour dominer le monde : l'armée du Christ et l'armée de Satan. Comment se fait-il que Satan existe ? Pourquoi l'un des plus beaux et des plus nobles anges du paradis a-t-il décidé à un moment de se rebeller contre Dieu et devenir le prince des ténèbres ? Personne ne le sait. Le fait est que Satan il y a, et que son seul objectif est d'entraîner le monde à sa propre perte, d'entraîner les hommes à la damnation éternelle.

Dans ce combat apparemment sans fin, le pape occupe une fonction clef : c'est lui, peut-être avant et plus que tout autre, qui doit lutter pour que les enfers ne l'emportent pas sur l'Église. Avec le pape, il y a tous les hommes de bonne volonté qui appartiennent à l'Église et, parmi ces hommes, les exorcistes jouent un rôle particulier. Ils sont

comme autant de pointes dures comme le diamant qui montent au front pour opposer le bien au mal : des prêtres choisis afin de chasser de l'homme et, donc, du monde, la présence extraordinaire de Satan et de son armée, les démons hiérarchiquement soumis à Satan.

Mais cela ne répond pas à ma question : pourquoi moi ?

Je sors du bureau du cardinal Poletti la lettre de nomination à la main, et mille doutes et mille craintes dans la tête. Après quelques pas, je comprends qu'une seule réaction censée s'offre à moi pour le moment, et je m'exécute sur-le-champ.

La basilique Saint-Jean-de-Latran est la plus ancienne et la plus noble de Rome. L'une de ses chapelles latérales contient toujours le Corps saint du Christ. J'entre et je m'agenouille sur l'un des nombreux bancs en bois, et c'est là que je fais ma demande au ciel. Ou plutôt à la Vierge Marie.

— Sainte Mère de Dieu, j'accepte cette charge, mais je t'implore de me protéger sous ton manteau.

C'est une prière simple, quelques mots seulement, mais mon sentiment est intense. Je veux obéir à mon vicaire et mettre entre les mains de la Vierge toutes mes craintes.

Qui suis-je pour oser combattre le prince des ténèbres ?

Je ne suis personne, mais Dieu est tout. Le démon ne se combat pas avec des forces humaines, mais avec les forces du ciel.

Un jour, peu de temps après cette prière, je me retrouverai à exorciser un possédé. À travers sa voix, c'est Satan qui me parlera, qui m'agonisera d'injures, de blasphèmes, d'accusations et de menaces, mais, à un moment, il me dit :

— Prêtre, va-t'en. Laisse-moi tranquille.

— Toi, va-t'en ! je réponds.

— Je t'en prie, prêtre, va-t'en. Contre toi, je ne peux rien.

— Dis-moi, au nom du Christ, pourquoi tu ne peux rien ?

— Parce que tu es sous la protection de ta Sainte Mère. Ta Vierge étend son manteau sur toi et m'empêche de t'atteindre.

Jusqu'en 1986, je ne peux pas dire que je croyais à l'existence de Satan. Bien entendu, j'avais entendu parler de lui. J'avais soigneusement étudié le catéchisme et la doctrine de l'Église catholique ; je savais qu'au bien s'opposait toujours le mal ; qu'au Christ et à son royaume s'opposaient toujours Satan et son royaume.

Mais je n'avais jamais eu, comment dire, d'expérience directe avec Satan. Je n'avais jamais dû l'affronter face à face. Le mal avait simplement toujours fait partie de mon existence comme de l'existence de tout un chacun.

Quand j'étais petit, j'assistais à la messe avec mon père et ma mère à Modène, la ville où je suis né. Souvent, il m'arrivait de m'endormir sur le sol, sous le banc, aux pieds de mes parents.

Lorsque je dormais ainsi au lieu de courir dans les allées de la nef de l'église, ma mère me donnait une récompense, en général un bonbon. En revanche, si je m'agitais sans cesse et que je faisais du bruit, je n'avais droit à aucune récompense. Pour moi, c'était cela le bien et le mal ; c'étaient les sourires de ma mère et mes caprices ; les gifles et les caresses de mon père ; les pleurs et les consolations.

J'eus cependant une perception plus claire du mal lorsque je me confessai pour la première fois. C'est là

que je compris que le mal était une chose sérieuse dont il fallait s'amender. On m'enseigna à me confesser toutes les semaines et on me disait :

— Sais-tu quel est le meilleur remède contre le mal ? La confession une fois par semaine.

Ils avaient raison et, encore aujourd'hui, en effet, j'affirme qu'une confession sincère donne de meilleurs résultats qu'un exorcisme. La confession remet l'homme entre les mains de Dieu. Lorsqu'une personne se réconcilie avec Dieu, cela rend Satan fou de rage.

Il se sent vaincu. Il devient furieux. La confession terrasse ses plans démoniaques. Satan a beaucoup de mal à s'emparer du corps de ceux qui sont en état de grâce. Dieu est avec eux. La Madone est avec eux. Et Dieu et la Madone sont plus forts que Satan.

Je confiais mes péchés à mon confesseur. Je lui confiais mon mal, certes, mais je n'avais pas en moi une perception aussi nette du fait que, derrière ce mal, il y a un esprit vivant, actif, toujours aux aguets. Je le savais, mais d'une manière toute théorique et, même lorsque, après l'adolescence, je choisis de devenir prêtre, je pensais à tout sauf au fait que, pour moi, devenir prêtre serait un jour comme être une épine dans le flanc de Satan.

À l'époque, la prêtrise m'apparaissait être la réponse à un désir venu du plus profond de mon cœur d'enfant, et, en même temps, une renonciation à la carrière politique que l'on m'avait fait clairement – et brillamment – miroiter.

À vingt et un ans, en 1946, je fus nommé vice-délégué national de Giulio Andreotti, président de l'époque du mouvement des Jeunesses démocrates-chrétiennes. J'étais adhérent du groupe politique qui rassemblait des hommes comme Giorgio La Pira, Giuseppe Dossetti, Amintore

Fanfani et Giuseppe Lazzati. Lorsqu'Andreotti fut promu au poste de secrétaire de la présidence du conseil, on me proposa de prendre sa place. Je n'y songeai pas un seul instant.

J'abandonnai la politique et je cherchai ma place parmi les fidèles de Dieu. J'arrivai ainsi jusqu'au père Alberione et je devins paulinien. Je fus ordonné prêtre en 1954 et, de 1954 à 1986, soit pendant trente-deux ans, je fus un simple prêtre paulinien qui assumait diverses charges à divers niveaux du directoire de la confrérie.

Au cours de toutes ces années, je n'eus jamais de rapport direct avec Satan.

Sauf une fois.

J'étais alors prêtre depuis peu ; je ne me souviens pas exactement depuis combien de temps. Pendant une semaine, j'allai prêcher dans une paroisse à une dizaine de kilomètres de Brescia.

Le curé s'appelait Faustino Negrini et il officiait là depuis quarante ans. Il était extrêmement apprécié par les deux mille âmes qui l'adoraient et le suivaient en tout. Un jour, il me dit :

— Viens avec moi !

Et il m'entraîna vers la sacristie où se trouvait une femme qui se présenta ainsi :

— Bonjour, je suis Agnese Salomoni.

Je n'ai plus jamais oublié son nom et, encore aujourd'hui, je me souviens du timbre de sa voix.

Je ne sais pas pourquoi Don Faustino le fit. Il voulait peut-être me faire participer à tous les événements importants de sa paroisse. Quoi qu'il en soit, il voulait qu'Agnese me raconte elle-même son histoire. Je demeurai donc à l'écouter pendant longtemps et je fus atterré.